
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59411

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Jean-Louis HAROUËL, *L'embellissement des villes. L'urbanisme français au XVIII^e siècle*, Paris (Picard) 1993, 335 p. (Villes et sociétés).

In dieser umfassenden Studie zieht der Verfasser, Rechtshistoriker und Kenner der Geschichte des französischen Städtebaus, eine Teilsumme des zivilisatorischen Projektes, das der Urbanismus des Aufklärungszeitalters sein sollte. Eine Teilsumme deshalb, weil Harouël sich weitestgehend auf die folgenden Aspekte beschränkt: 1. die Akteure, also vor allem Intendanten, Gouverneure, Könige und hoher Adel, eingeschränkt auch andere Autoritäten. Dabei nimmt das Thema »Kompetenzstreitigkeiten« einigen Raum ein, und der Autor stellt es an den Beginn seiner Ausführungen; 2. Urbanismus als Regelwerk, gewissermaßen als Paradebeispiel für das Wirken einer aufgeklärten Verwaltungselite; 3. Urbanismus als die Durchführung konkreter Projekte von der Grundstücksakquisition über die Finanzierung bis zur Vergabe und Abwicklung von Bauaufträgen.

Was angesichts der Stofffülle einerseits weise Beschränkung ist, bedingt zum anderen gewisse Defizite, die man bedauert. Harouël identifiziert den französischen Städtebau des 18. Jahrhunderts als planvolle Tätigkeit im Sinne der Modernisierung, der Ästhetisierung und der Projektion von Herrschaft, wobei es sich ganz generell weniger um »zentralistische« Projekte handelte, die vom Hof ausgegangen wären. Entscheidende Triebkräfte waren neben den faktischen Zwängen wie veralteter Bausubstanz und ebenso beengten und ungesunden Verhältnissen in vielen Städten das Bemühen der hohen Beamten, in ihrem Zuständigkeitsbereich deutliche Zeichen ihrer Verwaltungsarbeit zu hinterlassen – wie auch ihrer königstreuen Gesinnung; denn viele der großen »places royales« mitsamt ihren Königsstatuen gehen eben nicht auf eine Initiative aus Versailles zurück. Singuläre Situationen, wie sie in Rennes nach dem großen Brand von 1720 oder in Versailles und Nancy durch die Funktion als Residenzstadt gegeben waren, ermöglichten natürlich urbanistische Maßnahmen in einem ganz anderen Maßstab als in Paris oder mancher anderen Stadt.

Der Leser erfährt viel über Baurecht, Enteignungen und Entschädigungen, über Richtlinien und Zwänge, kurz, über Urbanismus als bürokratisch und technokratisch ausgerichtetes Modernisierungsprogramm. In der erschöpfenden Information über diesen Aspekt der Stadtentwicklung liegt der unbestreitbare Wert der Publikation.

Doch darf man auch Desiderate herausstellen. Schon der Titel des Werkes, »L'embellissement des villes«, enthält eine, auch ästhetisch wertende, These. Im »imaginaire social« des 18. Jahrhunderts jedenfalls figuriert die Stadt, wenn sie eine gewisse Größe erlangt hat, häufig als »Menschenfresser«, als Mechanismus zur »corruption des mœurs«. Davon ist hier kaum die Rede.

Insofern stemmt sich Harouël mit seiner Studie gegen Tendenzen, im 18. Jahrhundert sub specie revolutionis vor allem das Scheitern einer bestimmten Regierungs- und Gesellschaftsform zu entdecken. Städtebau hatte auch zu tun mit dem Wachstum von Bevölkerung und Wirtschaft, mit sozialen wie ökonomischen Chancen und Veränderungen. Daß allerdings gravierende Probleme in diesen Bereichen trotz des Gestaltungsoptimismus der Epoche nicht bewältigt werden konnten, vielleicht auch gerade wegen dieser Zuversicht in die Machbarkeit von Verhältnissen unterschätzt wurden, ist nicht zu übersehen.

Die Stadt als sozialer Organismus, dies im weitesten Sinne verstanden, existiert jedoch für den Vf. kaum. Stichworte wie »émeute, foule, révolution, pauvreté« sind nicht verzeichnet, die Arbeiten z. B. von Rudé, Kaplow oder Farge/Zysberg über die Stadt als Kristallisationspunkt sozialer und politischer Bewegung werden nicht aufgegriffen. Ist es möglich, den Urbanismus isoliert als große Verschönerungsaktion zu beschreiben, einen »urbanisme sans citoyens«? Der Glaube an die architektonische Konstruierbarkeit von Gesellschaft und Fortschritt wurde ja in der Französischen Revolution letztlich widerlegt. Insofern teilt Harouëls Buch das Dilemma des aufklärerischen Ehrgeizes, den es so kompetent wie einseitig beschreibt. Indes wäre sein Verfasser auch am besten in der Lage, die nun fällige Studie über die Zusammenhänge der gesellschaftlichen und intellektuellen Entwicklung mit

dem Phänomen städtischen Wachstums und der Hochkonjunktur staatlicher Interventionen zu leisten.

Ulrich-Christian PALLACH, Harsewinkel b. Gütersloh

Martin PAPENHEIM, *Erinnerung und Unsterblichkeit. Semantische Studien zum Totenkult in Frankreich (1715–1794)*, Stuttgart (Klett-Cotta) 1992, XII–353 S.

L'ostentation de la mort est un trait caractéristique du quotidien de la France ancienne. Les funérailles y sont fêtes à l'égal des défilés militaires. Ces »pompes funèbres« sont, il est vrai, l'apanage des puissants. Pour le menu peuple, on en fait moins d'affaire. Mais les grands meurent comme ils ont vécu: sur la place publique.

Dans la tradition scolaire flotte encore parfois le souvenir quelque peu brumeux des oraisons funèbres, traditionnellement lié au nom de Bossuet. Une des originalités du travail de Martin Papenheim a été d'en faire le point de départ d'une enquête sur la représentation collective de la mort dans les élites sociales de la France d'Ancien Régime. Non pas la mort comme tragédie personnelle, passage dans un au-delà plein d'ombres et de menaces, mais plutôt comme coupure d'avec le monde des vivants, menace d'oubli sitôt le dernier soupir exhalé. La fête funéraire, qui trouve dans le discours prononcé devant le cercueil sa manifestation la plus explicite, a pour fonction de promettre au défunt qu'il ne sera pas oublié; mieux: qu'il vivra éternellement dans le souvenir des vivants qui se transmettront d'âge en âge le récit de ses vertus.

Conçu explicitement comme la célébration d'un individu disparu, la cérémonie mortuaire est encore plus destinée aux vivants, invités à méditer sur la fragilité des choses de ce monde et conviés à préparer par une vie irréprochable le bilan qu'on ne manquera pas d'établir au moment de leur disparition. Ce *memento mori* à finalité moralisatrice, on se doute bien qu'il est tout entier d'inspiration chrétienne, inséparable qu'il est de l'Eglise, aussi bien institution que bâtiment public où s'assemble la foule des fidèles. Le prêtre reste l'organisateur obligé des cérémonies. Mais cette marque si évidemment religieuse ne doit pas pour autant occulter d'autres finalités des funérailles publiques. Comme il nous est très brillamment expliqué, la mort d'un grand est aussi menace de troubles pour tout un ordre public en équilibre instable. La fragilité proclamée de toute entreprise humaine se voit pour finir retournée par l'oraison funèbre, dépassée dans une réitération de l'ordre social. Les individus passent, les institutions demeurent. Tel serait, sommairement réduit, le message que le peuple est invité à entendre au moment de la mort des grands. Bien entendu, de la théorie à la pratique, le chemin est long et bien souvent l'événement ne se conforme pas à ce qui était prévu. Les rois eux-mêmes n'y échappent pas. Ni Louis XIV, ni son successeur n'ont eu les funérailles qu'ils étaient en droit d'attendre.

Il est une autre sorte d'immortalité à quoi l'individu peut aspirer, celle de la gloire littéraire ou artistique. Les pompes y sont moins spectaculaires, mais tout aussi nettement affichées. Pas d'oraison funèbre dans ce cas, mais bien l'éloge du collègue disparu fait par le secrétaire perpétuel de l'Académie française, ou celle des Inscriptions ou des Sciences. Immortalité toute spirituelle, mais toujours promise, et qui fait en quelque sorte partie du contrat implicitement signé au moment de l'élection d'un nouveau membre. La république des lettres aussi a son culte des morts, tout laïque celui-là, dont l'institution trouve sans doute ses racines dans la Grèce antique, avec des rituels plus discrets que pour les grands mais tout aussi identifiables. La structure stéréotypée de l'éloge, qui se fonde sur des principes de répétition et d'identification, autorise d'ailleurs des études de fréquence, un découpage sémantique que l'auteur pratique avec virtuosité.

Si l'éternité académique perdure sans grand changement pendant toute l'époque étudiée, les représentations de la mort chrétienne connaissent un lent déclin, en étroite corrélation avec la